

Olga Medina

Lapsus et néologisme

Je voudrais souligner avant tout ce qui m'a motivée à extraire du *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, l'exemple d'un lapsus devenu mot d'esprit analysé par Freud et repris par Lacan et à le mettre en tension avec le néologisme, qui n'est pas du même ordre que le lapsus mais plutôt considéré par la psychanalyse comme un phénomène élémentaire au même titre que le délire ou l'hallucination. C'est en premier lieu la non-reconnaissance systématique de la psychose tant dans les lieux de soins que dans les milieux éducatif et scolaire, comme dans la pratique privée des analystes. Ainsi, revenir aux repères structuraux, c'est d'une certaine manière être habité par la question de la psychose, « ne pas reculer devant la psychose », selon l'expression de Lacan.

En second lieu, il faut remarquer qu'il y a parfois une telle proximité entre le lapsus et le néologisme qu'on peut s'y tromper pour un repère structural. Passer à côté de cette différence cruciale peut nous amener à un diagnostic incertain, et la prise en charge pour les patients peut s'avérer équivoque, voire provoquer des ravages.

En introduisant la métaphore paternelle dans le *Séminaire V*¹, Lacan signale que c'est bien de questions de structure qu'il voulait parler à propos des formations de l'inconscient. Dans le *Séminaire III*, il avait déjà signalé que « la notion même de structure est empruntée au langage² ».

L'analyse du lapsus *famillionnaire* nous permet d'approcher ce à quoi s'exerce la psychanalyse, à savoir « saisir ce qu'on dit au-delà

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 161.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 284.

de ce qu'on veut dire ³ » du fait que « la névrose reste latente ⁴ ». En revanche, le néologisme qui me sert aujourd'hui d'exemple rend compte de la dimension « à ciel ouvert de l'inconscient ⁵ » chez le psychotique, le dire du psychotique restant non pas latent mais patent.

Considéré comme un trouble du langage, le néologisme traduit une discordance par rapport au langage commun, il témoigne d'un bouleversement du rapport du sujet à la réalité. Le repérage de ces deux formes de langage peut être une indication pour le diagnostic, une orientation pour la clinique. En effet, nous rappelle Lacan, « si le névrosé habite le langage, le psychotique est habité, possédé par le langage ⁶ ». Quelque chose au-delà du sujet psychotique parle à son insu, il est parlé plus qu'il ne parle.

Vous me direz qu'il s'agit des formations de l'inconscient dans le *Séminaire V*, et donc des névrosés ; j'insiste sur le fait que c'est justement sa lecture de l'inconscient freudien qui permet à Lacan d'élaborer la théorie des psychoses.

L'enseignement de Lacan nous apprend que c'est dans le discours du sujet qu'il faut chercher les marques de la structure, parce que le sujet psychotique comme le sujet névrosé est pris dans le langage. Mais la distinction entre trouble du langage et formation de l'inconscient me paraît l'outil nécessaire et indispensable pour éclairer ce qui distingue la névrose de la psychose.

L'insistance sur le diagnostic n'empêche en rien la prudence et la prise du temps nécessaire pour ce repérage, car la compréhension de cette logique a des conséquences importantes pour la clinique analytique.

Le mot néologisme

C'est en 1852 que le concept de néologisme apparaît pour la première fois, introduit par un directeur de l'asile d'Eichberg ⁷ nommé Snell. Celui-ci distingue d'une part « beaucoup de mots inventés de toute pièce » et d'autre part des mots employés « dans un

3. *Ibid.*, p. 164.

4. *Ibid.*, p. 163.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 284.

7. J. Maleval, *La Forclusion du nom du père : le concept et sa clinique*, Paris, Seuil.

sens complètement différent des personnes saines d'esprit » : il existe donc des néologismes vrais, qui sont de pures inventions, et des néologismes sémantiques ou paralogismes.

Pour Lacan également, c'est la fonction du néologisme qui en fait sa valeur. « Au niveau du signifiant, dans son caractère matériel, le délire se distingue précisément par cette forme spéciale de discordance avec le langage commun qui s'appelle un néologisme. Au niveau de la signification, il se distingue par ceci : qu'il ne peut vous apparaître que si vous partez de l'idée que la signification renvoie toujours à une autre signification, à savoir que, justement la signification de ces mots ne s'épuise pas dans le renvoi à une signification [...] la signification de ces mots qui vous arrêtent a pour propriété de renvoyer essentiellement à la signification comme telle ⁸. »

Lacan se refusait de porter le diagnostic de psychose en l'absence du trouble du langage ⁹, qui est pour lui le signe, le stigmate d'une structure psychotique. Il nous en donne un exemple dans le *Séminaire III* avec le mot *galopiner*, qu'il réussit à extraire de la bouche d'une malade lors d'une présentation ¹⁰. On considère un trouble du langage comme une production normale chez les enfants, mais nous ne devons pas perdre de vue qu'il indique la psychose. « Nous devons exiger, avant de porter le diagnostic de psychose, la présence de ces troubles ¹¹. »

Les psychoses visent la construction d'un symptôme de suppléance à la place du trou du vide de la forclusion du nom du père. Cette forclusion du signifiant ne s'observe pas directement dans la clinique, on n'en voit que des effets. Le *néologisme* est un produit de cette forclusion, construction due à l'intuition qui nous renvoie à la parole pleine et à la ritournelle. Nous le voyons dans le cas Schreber, le « meurtre d'âme » se profile comme ayant un rôle capital dans son délire : Flechsig était désigné comme l'instigateur premier du *meurtre d'âme* depuis un certain temps. Le *meurtre d'âme* était désigné par les voix qui lui parlaient dans sa tête, par le nom d'hommes bâclés « à la six-quatre-deux ¹² ». Cette ritournelle, équivalent néologique, fait

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 43.

9. *Ibid.*, p. 106.

10. *Ibid.*, p. 42.

11. *Ibid.*, p. 106.

12. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, p. 21.

office de lien ultime avec Dieu, c'est-à-dire avec le grand Autre, composant ainsi le dernier rempart contre le « laisser en plan » de Schreber, la mort du sujet.

Lacan, dans son retour à Freud, nous enseigne que c'est dans le discours du sujet qu'il faut chercher les indices de la structure. Il nous précise que le néologisme est le « mot de l'énigme » et « l'âme de la situation », soit sous la forme de l'intuition, soit sous la forme de la formule (ritournelle). « L'intuition est un phénomène plein, qui a pour le sujet un caractère comblant, inondant [...]. À l'opposé, il y a la forme que prend la signification quand elle ne renvoie plus à rien. C'est la formule qui se répète [...] ce que nous pourrions appeler, à l'opposé du mot, la ritournelle. Ces deux formes, la plus pleine et la plus vide, arrêtent la signification, c'est une sorte de plomb dans le filet, dans le réseau du discours du sujet. Caractéristique à quoi nous reconnaissons la signature du délire ¹³. »

Le discours du sujet enfant se repère dans ses dires mais aussi dans son rapport à l'écriture, particulièrement quand il en fait l'apprentissage et se l'approprie, nous rappelle Marie-Christine Hut aux Journées de décembre 2003. Je vais emprunter le cas qu'elle a présenté et analysé pour rendre compte de cette différence. Elle part du fondement qu'en apparence les symptômes scolaires se ressemblent. Ils appartiennent tous à une zone de langage commune dans laquelle il y a des similitudes. Cela se retrouve particulièrement à l'écrit : fautes d'orthographe, mauvais français, mal dit ; cela est très banal dans le monde de l'école. La différence va tenir à l'explication que l'enfant fait de ses erreurs et par la suite à son comportement lorsqu'on lui signale l'erreur. Cette question met en jeu l'avenir de l'apprentissage chez l'enfant : l'enveloppe formelle du symptôme est notre guide pour diagnostiquer, dit Lacan.

Il s'agit d'un enfant de 6 ans qui a appris à lire à 3 ans, mais ne s'intéresse à personne, ni aux activités proposées : il déambule. Ses parents s'inquiètent et consultent au CMP. L'enfant se présente en disant : « Je m'appelle F, je sais lire et je serai en CP en janvier. » Comme une forme de repère, une marque, une certitude. Il n'écrit qu'en lettres majuscules, ne fait aucun dessin. Néanmoins, il consent à l'apprentissage de la lettre cursive, qu'il pratique exclusivement en

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 43-44.

présence de l'autre. Lorsqu'il doit effectuer seul la tâche, il n'y parvient pas, l'écriture cursive reste pour lui un exercice, il ne passe pas à l'écriture courante. Quelque chose reste immuable, une impossibilité de passer d'une forme à une autre pour s'exprimer.

Il parle sans erreur de syntaxe ni de prononciation, sans faute il énumère et écrit les nombres excepté « quatre-vingts », qu'il prononce et écrit inlassablement « qua trop vingt ». Lorsqu'on lui fait remarquer l'erreur, il n'en tient pas compte, il continue avec sa certitude : l'autre est absent du champ de sa production, il ne reçoit pas le message du lieu de l'Autre.

La question du néologisme se pose : il y a une discordance particulière avec le langage commun. L'après-coup nous donne la réponse : l'année suivante, il apprend à se comporter en suivant un garçon plus grand qui l'aide par ses gestes quotidiens. Il devient plus à l'aise, mais l'année suivante la classe a changé, les grands sont partis et de plus petits arrivent qui ne savent pas lire. Très vite, F. est altéré, il ne fait plus rien, il traîne pour faire les exercices. Il marmonne le mot « maternelle » et, lorsqu'on lui demande de répéter, il dit : « Je ne suis pas en maternelle », « je n'ai pas changé de classe », « je n'ai pas changé de maîtresse, je ne suis pas en CE1, je suis en maternelle ».

Il ne fait pas le lien entre le niveau scolaire et ce qu'il fait, il ne peut se déplacer psychiquement d'une place qu'il pense lui être attribuée par rapport à ses camarades qui ne savent pas lire. La stratégie a été de diviser le groupe en deux, ceux qui savent lire et ceux qui ne savent pas lire : il a été placé parmi ceux qui savent lire – il était le seul, mais il a été mis avec un autre élève qui sait déchiffrer pour ne pas le mettre à une place d'exception. Cette désignation de place fonctionne telle que le *qua trop vingt*. Maintenant, il peut reprendre le travail et il écrit le nom de son niveau sur le cahier.

L'hypothèse de l'effondrement imaginaire d'une identification acquise de façon précaire en s'appuyant sur les autres l'année précédente s'impose. Il est compensé par l'appui d'« une série d'identifications purement conformistes à des personnages qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut faire pour être un homme ¹⁴ ». À l'absence des autres garçons semblables à lui, il a une réponse : « Je suis

14. *Ibid.*, p. 231.

en maternelle. » Il parle avec son moi, comme si un autre, sa double, parlait et commentait son activité.

Le néologisme « qua trop vingt » ne relève pas d'un dire qui puisse être subjectivé, bien que le sujet y soit inclus, il ne peut rien dire. Il n'y a pas de doute mais une certitude, qui ne passe pas par la réponse de l'autre, et dans ce sens nous ne pouvons pas considérer ce « qua trop vingt » comme une formation de l'inconscient. Il n'y a pas de refoulement, de rejet de ce qui est en trop et que le sujet ne peut pas symboliser. Ce garçon fait usage d'un mot composé de chiffres qui renvoie à la signification comme telle, qui reste irréductible.

Les formations de l'inconscient

Oublis de nom, lapsus, traits d'esprit, actes manqués, rêves, symptômes témoignent qu'un autre discours que celui de la conscience interfère dans nos existences, exposant la présence de pensées inconscientes. Freud montre, à travers d'abondants exemples dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*¹⁵ (1901), que les formations de l'inconscient véhiculent un désir refoulé et utilisent un mouvement du sens inhérent à la structure du langage, c'est-à-dire la voie métaphorique et la voie métonymique.

Quant au lapsus, il est un produit du *refoulement*, expression d'une pensée. Ce sont des constructions langagières inconscientes, des enchaînements phonétiques, qui ont une valeur de témoin de la réalisation d'un désir qui s'effectue métaphoriquement ou métonymiquement (condensation et déplacement). La *métaphore*, c'est le même sens exprimé par des mots différents, c'est-à-dire la substitution d'un signifiant à un autre. La *métonymie*, c'est des sens différents exprimés par le même mot. Elles suivent la règle de contradiction à partir de laquelle le sujet peut interroger les paradoxes et les apories de sa vie, son lien social, son rapport à la réalité, sa position face à l'Autre. Le lapsus est un circuit, une économie quant au plaisir.

Voici l'exemple que reprend Lacan dans le *Séminaire V*, « familialionnaire¹⁶ », en se posant la question : « Qu'est-ce que c'est ? Est-ce un néologisme, un lapsus, un trait d'esprit ? » Il répond : « C'est un

15. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1967.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 9.

trait d'esprit, mais qui permet d'introduire la question de l'ambiguïté du signifiant dans l'inconscient ¹⁷. » C'est à propos de cette ambiguïté que je vous ai proposé de mettre en tension lapsus et néologisme. Il s'agit du premier exemple donné par Freud du lapsus devenu trait d'esprit, phénomène de condensation. Le poète Heine met dans la bouche de Hirsch Hyacinthe le mot *famillionnaire* : « Aussi vrai que Dieu doit me donner tout ce qu'il y a de bien, j'étais assis avec Salomon Rothschild, et il m'a traité tout à fait comme un égal, tout à fait famillionnairement. »

Ce mot « fabriqué, fondé sur le signifiant, par superposition de familier et de millionnaire », est une démonstration de « l'effet d'anéantissement, [du] caractère véritablement détruisant, disrompant, du jeu signifiant par rapport à ce que l'on peut appeler l'existence du réel. [...] La valeur du trait d'esprit, et qui le distingue du comique, c'est la possibilité de jouer sur le foncier non-sens de tout usage de sens ». Lacan soulève la dimension paradoxale par rapport à toute signification possible : « Il est, à tout instant, possible à mettre en cause tout sens, en tant qu'il est fondé sur un usage du signifiant ¹⁸. »

Heine met dans la bouche de Hirsch Hyacinthe une remarque qui révèle une incontestable amertume, fort concevable chez un homme pauvre confronté à une richesse comme celle de Rothschild. « Avoir été traité d'une façon tout à fait famillionnaire » concerne la position de l'auteur Heinrich Heine. Ce trait d'esprit est justement issu de l'impossibilité de n'avoir pu être le familier d'un millionnaire de sa propre famille. Heinrich Heine avait dans sa famille un oncle très riche qui s'est opposé à la réalisation de l'amour qu'il portait à sa cousine. Il n'a pas pu épouser celle-ci, car, si l'oncle était millionnaire, lui ne l'était pas. Nous avons un manque à l'origine de ce lapsus, un échec face à l'énigme qui touche d'une part une attirance amoureuse envers la fille et d'autre part l'indifférence de son oncle à son égard, puisque celui-ci ne s'est jamais occupé de lui.

Le mouvement métonymique et métaphorique qui produit le lapsus met en parallèle les différents niveaux qui caractérisent la chaîne signifiante de ce refoulement. *Cette proximité métonymique entraîne le refoulement de ce signifiant.*

17. *Ibid.*, p. 23.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 294.

À *familial* se substitue inconsciemment le mot *familier*, en rapport avec le rêve irréalisé d'être le familier de cet oncle millionnaire. Le passage à la métaphore tente de restaurer une image qui réparerait, atténuerait le manque éprouvé dans la situation d'origine. C'est non pas le souvenir de ces situations qui est refoulé, mais l'élaboration d'une parole non advenue face à l'épreuve d'un manque refusé, dénié.

Les figures littéraires présentées dans l'œuvre de Henrich Heine se rapportent inconsciemment à l'oncle millionnaire, qui le traitait de manière à la fois indifférente et méprisante. Le refoulement frappe Heine avec l'adjectif *familial*, conséquence d'une impasse familière marquée de *millionarité*. Le mot rejeté est *familier*.

Un trait d'esprit présente une origine inconsciente qui pointe pour le sujet l'épreuve d'un manque à être, dont le refoulement n'est possible qu'à partir des possibilités métonymiques et métaphoriques du langage.

Par définition, le trait d'esprit s'adresse à l'Autre. Quoi de plus essentiel à la dimension du trait d'esprit que la subjectivité ? se demande Lacan. « N'est trait d'esprit que ce que je reconnais moi-même comme trait d'esprit. Et pourtant j'ai besoin de l'autre [...] il n'y a pas de plaisir du trait d'esprit sans cet autre, qui est là aussi en tant que sujet ¹⁹ ». Le message se produit à un certain niveau de la production signifiante, où le sujet met en cause son monde ; il se distingue d'avec le code, il prend de par sa distinction valeur de message. Le message gît dans sa différence d'avec le code. La promotion de la technique signifiante est la référence expresse à l'Autre comme tiers. Elle est essentielle, qu'elle soit ou non supportée par un individu. Nous pouvons savoir ce qu'on dit par la réponse de l'autre. Dans le cas du petit garçon, il n'attend de réponse de personne, son néologisme ne s'adresse pas à l'Autre.

Entre le « ne rien vouloir savoir » que véhicule le lapsus et le néologisme qui ne s'adresse pas à l'autre, il y a une distance structurale. Le lapsus est une formation de l'inconscient chez le névrosé, dont l'équivoque se transforme en savoir à travers ses associations. Pour le sujet psychotique, cette création de l'inconscient a un statut différent. Des énoncés tels que « hors discours », « inconscient à ciel

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 99.

ouvert », « inconscient à découvert », « ce qui est aboli au-dedans revient du dehors » veulent dire que ce savoir inconscient lui vient du dehors comme certitude, non pas comme équivoque, doute ou énigme. Il y a non pas un déficit mais plutôt une réussite, car il y a création, engendrement du sens pour le névrosé, d'un signifiant pur pour le psychotique.